

# LA NOTION D'INSPIRATION

## DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET DOCTRINES LITTÉRAIRES

MARION DUVAUCHEL



de Virgile", 1845,  
Art).

Jean-Baptiste Corot, "Liseuse couronnée de fleurs ou la muse  
Musée du Louvre, Paris (source : Web gallery of



## Introduction

Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire  
Que j'ai gagnée, annonçant la victoire  
Dont à bon droit je me vois jouissant,  
Et de ton fils consacre la mémoire ;  
Serrant son front d'un laurier verdissant.  
Pierre de Ronsard, (1524- 1585) Recueil, odes saphiques  
(1584)

La Grèce a construit l'armature de notre ethnocentrisme dont l'épine dorsale est une sorte de lieu commun historique sur lequel on s'est beaucoup exalté, « le miracle grec » qu'on a rejeté ensuite comme odieusement réactionnaire. C'était beaucoup d'excès dans un cas comme dans l'autre. C'est bien en Grèce que la philosophie s'est constituée, non pas adossée aux traditions hiératiques et sacerdotales comme la sagesse de l'Orient, mais en dehors d'elle, et parfois, contre elles. C'est en Grèce qu'une sagesse d'homme, une sagesse de raison s'est manifestée, face à l'immobile et hiératique sagesse védique ; une sagesse originale s'est constituée alors dans son ordre propre, dans la ligne d'œuvre de la raison. C'est une sagesse rationnelle tournée vers le créé dans deux de ses manifestations les plus décisives : la Cité et les choses, traduit en termes de régions de la philosophie : la politique et la science. Cette sagesse nouvelles part des choses, de la réalité sensible, du devenir, du mouvement, et de ce multiple qui exerce avec une scandaleuse énergie l'acte d'être au point de fasciner « ces têtes criardes et légères » qui ont eu plus qu'ailleurs le sens du réel offert à notre expérience et à notre esprit d'hommes. Une histoire de l'idée de sacré montrerait que, dans le monde antique, sa face majestueuse écrase l'homme – Eschyle, Sophocle et Euripide en témoignent- et que face à cette puissance majestueuse mais menaçante, la Grèce a œuvré pour et en faveur de l'homme. Le miracle grec<sup>1</sup>, c'est simplement l'épiphanie de la raison, dont l'aventure scientifique n'est qu'une des modalités. L'option faite par la Grèce au Vème siècle avant Jésus Christ marque un progrès décisif : la métaphysique est fondée, comme suprême sagesse de la raison, une physique se met en place, c'est-à-dire une science du monde observable et la distinction entre savoir théorique et savoir pratique est reconnue, comme celle entre métaphysique et religion. Ce n'est pas si mal pour des têtes

---

<sup>1</sup> Braudel (F.) *les Mémoires de la Méditerranée*, éditions de Fallois, Paris, 1998, p. 277.

criardes. Ce qu'on a appelé pompeusement sans doute, mais justement le « miracle grec » n'est qu'un éveil normal de la *natura rationalis* à elle-même, le grand éveil dû au passage consenti de l'esprit humain sous un autre régime que celui des sagesse orientales. Le reconnaître n'est pas nécessairement mépriser les pêcheurs de saumon ou de perles.

Mais avant de faire au monde ce cadeau inestimable, la Grèce est un petit pays farci de mythologie, et d'une mythologie polythéiste. Ils ont des tas de dieux, des tas de mythes, dont Platon lui-même fera usage, un usage sans doute un peu nouveau et déroutant pour les hommes d'alors. Et dans ce monde peuplé de divinités de toutes sortes, où les éléments sont gouvernés par des dieux et des déesses, l'une d'elle nous intéresse particulièrement : ce sont les Muses. Comme Mimésis ou les Moires, elles sont passées du statut de divinité à celui de catégorie littéraire, et même philosophique. Zeus, Athéna et les autres ne sont plus guère que des survivances d'un univers coloré et chatoyant, mais aujourd'hui disparu. Tandis que la Muse a continué sa route sur le théâtre des idées fécondant la littérature et l'anthropologie. Pas de doctrines littéraires sans une théorie de l'inspiration...

Or, notre époque postfreudienne incrédule, blasée et convaincue que l'intelligence se trouve dans le cerveau rejette l'idée du poète inspiré. Rien ne lui paraît plus démodé que la superstition de la Muse. On se défie du terme et on ne l'emploie qu'après s'être assuré de son innocuité: ce n'est pas un concept, à peine une notion, tout au plus une métaphore. On s'accorde encore ici et là à reconnaître du bout des lèvres dans l'acte créateur, avec le dédain de bon ton qu'il convient de prendre, de larges pans flous et instables légués par l'histoire de la notion autant que par les réalités de l'expérience qui relèvent à la fois de la psychologie, de l'histoire des idées, de la perception, et qu'on peut regrouper sous le vocable d' « inspiration ». Sous cette bannière sémantique on trouve, et pêle-mêle le plus souvent, des problématiques ou des conceptions esthétiques, et des expériences propres aux créateurs – grands ou moins grands, mais on trouve aussi vingt siècles d'histoire littéraire, et les bases pour une théorie de la création esthétique.

Il est difficile de refuser de reconnaître que dans des civilisations et à des époques très différentes, au moment de la création artistique, les poètes reconnaissent un état particulier qui porte un nom : l'inspiration. L'universalité de la notion est étonnante mais c'est en Grèce que le phénomène trouve sa source. Il la trouve dans ce contexte mythico-religieux selon lequel l'inspiration provient des dieux et s'impose aux hommes, d'une certaine manière contre leur volonté. Les formes de l'inspiration se déclinent d'abord selon des modèles qui relèvent de schèmes théologiques. La voix inspiratrice en Grèce est une institution à la fois théologique et musicale qui ne se cantonne pas au seul domaine de la poésie lyrique ou dans cet enthousiasme un peu proclamé hérité des poètes de la Pléiade, ou celui, plus emphatique, de Victor Hugo. La perception de cette influence dont l'origine reste indéterminée évolue avec les

mentalités mais on peut dégager quelques grandes structures dans la manière dont il est décrit, analysé et appréhendé. L'inspiration poétique ne se comprend d'abord qu'à l'intérieur du cadre religieux et théologique dont elle fait partie. Mais ce cadre a évolué, et la notion subit le contrecoup de ces mutations dont la Grèce va faire l'objet. Le passage d'une mentalité Par ailleurs, la Grèce avec laquelle nous sommes le plus familier, ce n'est pas la Grèce archaïque, - celle d'Homère<sup>2</sup> pour faire bref - mais la Grèce lettrée et sceptique de la décadence, pour qui la religion n'est plus de la religion mais de la mythologie. « Les grecs ont-ils vraiment cru à leurs dieux », pour citer un auteur connu. Pour cette Grèce là, les dieux étaient sortis du cerveau d'Homère. Nous concevons aujourd'hui le polythéisme gréco-romain comme une création artificielle, dont l'homme avait conscience d'être l'auteur, dans laquelle il aimait et respectait l'empreinte du génie national, le legs des ancêtres, les séductions de l'art et de la poésie, mais qui ne lui ouvrait pas de perspectives mystérieuses et ne le mettait pas en relation avec le monde surnaturel.

Que dans les civilisations raffinées et sceptiques, l'inspiration ne soit plus qu'un cliché, soit, mais tout cliché suppose un original, toute fiction dérive d'une base réelle. Et de toute manière, on se saurait sans dommage évacuer les questions réelles que pose le mythe de la Muse : son origine – hors du moi conscient ou immanent à la conscience, sa nature – naturelle ou surnaturelle, aujourd'hui normale ou pathologique, et les rapports qu'elle pose entre le conscient et l'inconscient. Quant à statuer sur son existence, le seul philosophe y est-il vraiment habilité, sauf à avoir écrit lui aussi une œuvre poétique ? Les meilleurs théoriciens des questions de la création, ce sont les créateurs eux-mêmes. Il y a une grande outrecuidance à prétendre analyser de l'extérieur et de loin un phénomène abordé par Platon, par exemple, mais sur lequel Homère ou Pindare, indépendamment de toute théorie, apportent comme réflexion la matière effective et disciplinée de leurs poèmes.

Aujourd'hui l'œuvre d'art, lorsqu'elle est encore conçue comme une production pas tout à fait comme les autres, est conçue soit comme le fruit d'un travail, soit comme donné par l'inconscient. Dans ce deuxième cas, cela se produit par le biais d'un Autre à résonance mystique, - depuis les ravages d'un lacanisme parisien et salonnard -, soit le plus fréquemment comme un simple produit d'une des fonctions du langage, devenue dominante, la fonction de communication. C'est à un nouveau dieu qu'on attribue les vers et les mots, indifféremment au demeurant. Ce dieu, c'est le langage, fonctionnant selon des lois mystérieuses, ou opérant à travers les mystères de l'intertextualité, mi-réserve de lieux communs, de clichés, de topoï, mi-combinatoire, presque une nouvelle grammaire générative.

Le long, prodigieux et mystérieux tour de prestidigitation qui aboutit à la fabuleuse imposture intellectuelle de l'intertextualité mérite un peu plus que les deux pages des manuels sur

---

<sup>2</sup> Pour cela, il a fallu les travaux de Vernant et Détiene, les maîtres de vérité, dans la Grèce archaïque;

l'opposition entre le métier et l'inspiration. On a transformé le réservoir de formes, de culture, de manières, de thèmes, en une sorte de « texte » dans lequel l'artiste est enfermé sans rémission et avec lequel il semble occupé à dialoguer, critiquer et à donner libre cours à une forme nouvelle d'exégèse devenue folle.

L'histoire de la Muse – ou des Muses – n'est pas seulement une histoire littéraire, c'est aussi une histoire philosophique et même une histoire des idées, d'où sa complexité. La réduire à une grande opposition : inspiration/imitatio, les classiques contre les Romantiques et l'imagerie de Mucha, c'est une aberration..

Cette histoire commence en Grèce, continue avec Rome et le monde chrétien, puis va continuer son cours, sur fond de flux et de reflux successifs jusqu'à aujourd'hui. Nous n'avons à ce jour aucune théorie satisfaisante de la création poétique. Malraux et Jacques Maritain l'ont tenté, avec des outillages philosophiques différents. La muse pose le problème de la création poétique dans son lien avec la raison.

Parce que les questions que les grandes religions affrontent – comme d'ailleurs celles qui ont connu une audience moindre – ne sont pas des questions irrationnelles, et ne relèvent d'aucune irrationalité. Ce sont au contraire des questions centrales. Et d'abord celle de la loi. Non pas entendue dans le sens kantien mais entendue dans le sens large que la loi revêt dans les modèles religieux. Et d'abord celle de la justice et du droit. La question de la liberté aussi, et de la responsabilité. La Grèce est une culture de la honte nous disent les gens sérieux, face à des cultures de la culpabilité, comme la culture judéo-chrétienne, qui avait en effet le sens du péché. Elle affronte avec les outils qui sont les siens à chacune des époques qui caractérisent son histoire les grandes préoccupations de l'homme. L'homme a besoin de comprendre le monde qui l'entoure, pas seulement de le maîtriser techniquement.

Or, les Grecs le savaient, le seul monde qui nous entoure n'est pas seulement le monde sensible. Ils ont donc avec les ressources de l'imagination, - sans la Révélation portée par le peuple hébreux au long de son histoire sainte – et d'une imagination baignée de raison, ils ont inventé des cadres mythiques cohérents, qui ne sont pas restés immobiles, à l'intérieur desquels ils ont déployé les ressources d'une imagination imprégnée de raison. Toutes leurs idées, toute leur littérature, tout leur art, et leur technique aussi, leur philosophie naît dans et à partir de ces cadres religieux et théologiques.

Y a-t-il une mentalité primitive ? Oui, et sans aucun sens péjoratif. Cela signifie t-il un fond d'irrationnel indéracinable en l'homme. Cela dépend là de l'interprétation. On peut tout simplement postuler qu'il y a un fond religieux en tout homme, parce qu'il va mourir un jour, parce qu'il est un être créé, ou tout simplement parce qu'il y a un Dieu – créateur, ou des dieux, et que peut-être il a été programmé avec une capacité à connaître ce Créateur, et à entrer en communication avec lui. Les Grecs, qui n'étaient pas des sauvages, mais qui participaient comme bien des sociétés de cette mentalité religieuse – qui s'est épanoui en ce

qu'on appelle un polythéisme – ont affronté la question de la communication avec les dieux. Cela s'appelle la divination, et c'est dans cette perspective que naît ce que nous appelons aujourd'hui encore l'inspiration poétique. L'histoire des divinités inspiratrices n'a de sens que resituée dans ce contexte anthropologique.

Nilsson disait que « la mentalité primitive est une assez bonne description du comportement mental de la plupart des gens aujourd'hui, sauf dans leurs activités techniques ou consciemment intellectuelle ».

Dans son livre sur les Grecs et l'irrationnel, E.R. Dodds raconte sa rencontre avec un jeune homme dans un musée, qui lui avoue ne pas être touché par ces « machins grecs », parce que cela lui semble trop rationnel. Nous pouvons considérer l'art et la culture grecque comme incapable de mystère et de toucher les arcanes profondes et les moins conscientes de l'expérience humaine. Cela signifierait surtout que nous dressons la raison contre l'irraison, de la même manière que nous dressons la raison et la foi dans la théologie catholique, ou que nous dressons la raison et la religion. Il y a là une force qui a une conséquence majeure : la réduction de l'expérience humaine. Surtout, l'éviction d'un champ de l'intelligence qui appartient à la raison, mais qui peut se déployer au-delà d'elle : l'interprétation. Car c'est le sens que nous donnons à des expériences humaines qui débordent les seuls cadres de la raison qui peut seul permettre de ne pas fracturer l'esprit humain en rejetant du côté du mystère dans un sens dévalué, ce qui est intelligible, à la condition de trouver les grilles capables de donner à cette expérience une intelligibilité : c'est-à-dire un sens. Et le premier mystère auquel les sociétés ont été confrontées est celui du mal. La Grèce comme les autres. Les problèmes de l'homme ne sont pas seulement des problèmes logiques ou logico-mathématiques. Prétendre la résolution de ce qui ressort de la condition humaine par des logarithmes, c'est tout simplement de la sottise. Prétendre les résoudre par des formules religieuses, c'est tout aussi sot. Mais c'est la même forme de piété, inversée...

La Grèce comme toute civilisation vivante va connaître des étapes.

Puis elle va s'affranchir de ses mythes, c'est ce fameux Vème siècle qui voit naître Socrate, Platon, Aristote, période de maturité philosophique.

Puis la mutation tragique, et enfin la domination romaine, qui ne sera que politique. C'est la Grèce qui culturellement va dominer Rome.